

stations ne comprennent pas tous les sermons habituels. On sent que le prédicateur est condamné à compter avec ses forces ; il se ménage même trop peu, et après l'intervalle de silence et de repos de 1705 et de 1706, il se dépense à nouveau avec un zèle imprévoyant ; il reprend ces apostoliques labeurs, mais à l'onéreuse condition de ne prêter nulle attention à une santé languissante et à des infirmités précoces, qui lui imposaient une héroïque patience.

L'énergie de la volonté, la patience de la vertu ne cessèrent pas de se tenir fermes dans cette épreuve ; mais l'esprit eut probablement plus de peine à trouver toute sa liberté et toute son application ; les dons extérieurs plus fragiles furent emportés les premiers et les facultés intellectuelles n'atteignirent pas la perfection pour laquelle elles semblaient créées, où elles se seraient certainement élevées, servies par un organisme plus vigoureux.

Cependant à la fin, comme au début, la renommée rapproche encore le P. Maure du plus illustre de ses confrères, le P. Massillon ; ils ont continué à se suivre dans cette carrière, qu'ils semblent parcourir avec le même succès et un talent presque égal ; il n'y a presque pas une seule église, dans laquelle le P. Maure soit invité, qui n'ait entendu, avant ou après lui, les accents pathétiques de Massillon ; on ne jouit pleinement de l'éloquence de celui-ci qu'en nourrissant l'espérance de posséder celui-là ou le souvenir de l'avoir applaudi. Rien de plus aisé et de plus convainquant que de restituer le parallélisme.

On les trouverait se succédant pour ce fraternel apostolat, sans parler de Versailles et de la maison de Saint-Honoré, dans les paroisses de Notre-Dame, Saint-Leu, Saint-Paul, Saint-Eustache, Saint-Germain-l'Auxerrois ; le même avan-